CineFiles
University of California
Berkeley Art Museum & Pacific Film Archive

Document Citation

Title	**'J'aime les contest de Noël tristes'**
Author(s)	Ange-Dominique Bouzet
Source	*Libération*
Date	1997 Oct 29
Type	interview
Language	French
Pagination	25
No. of Pages	1
Subjects	Almodóvar, Pedro (1951), Calzada de Calatrava, Ciudad Real, Spain
Film Subjects	Carne trémula (Live flesh), Almodóvar, Pedro, 1997

WARNING: This material may be protected by copyright law (Title 17 U.S. Code)

«J'aime les contes de Noël tristes»

Almodovar se souvient du franquisme et du catholicisme de son enfance.

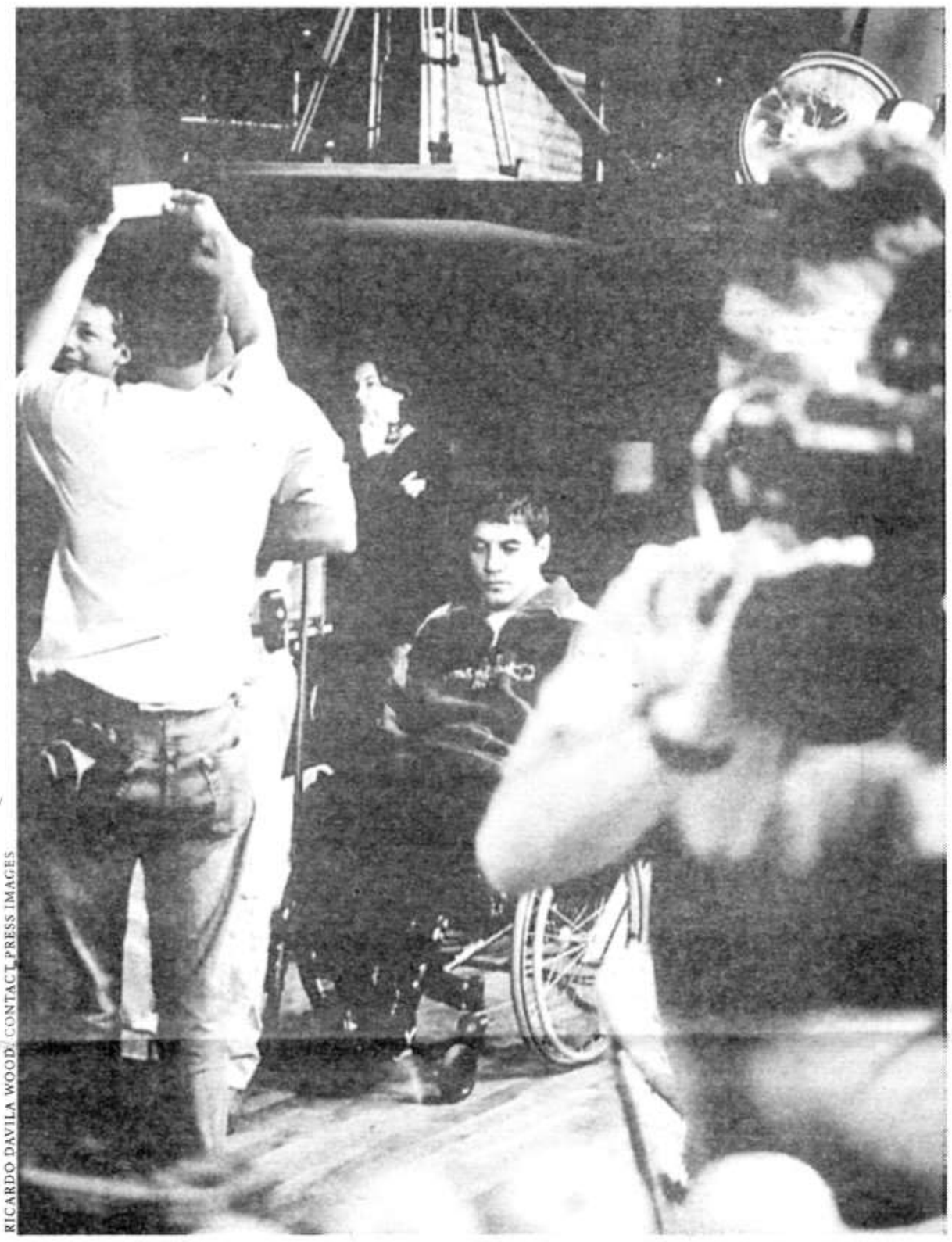
Avec *En chair et en os*, adaptation comme il les aime (c'est-à-dire «*absolument infidèle*») du *Live Flesh* de Ruth Rendell, Pedro Almodovar signe son douzième film et renouvelle ses acteurs. Interview de l'extrublion du cinéma espagnol, qui avoue aujourd'hui 47 ans.

Le film démarre en 1970, c'est la première fois que vous évoquez le franquisme…

Je l'abhorre tellement que je m'étais fait une règle de ne jamais en parler dans mes films. Je voulais faire comme si nous avions toujours été… modernes! Et frivoles! C'était ça ma vengeance, ma lutte. Je me souviens encore de l'Etat d'urgence, j'étais terré chez moi. Et puis, avec le temps, la peur s'en est allée. Simplement, un jour, en croisant un policier, je me suis rendu compte que j'avais perdu la peur de la police.

…et vous insistez très solennellement, à la fin, sur l'idée que les Espagnols ne laisseront plus la peur revenir.

Parce que je suis foncièrement convaincu, effectivement, que les Espagnols ne permettront pas le retour de quelque chose comme le franquisme. Je n'aurais pas mis cette phrase si le PS avait gardé le pouvoir. Cela aurait quasiment paru de la propagande. Mais je ne considère pas non plus du tout que la droite actuelle soit assimilable à la droite franquiste. Cela dit… je ne peux pas m'empêcher de frissonner quand j'entends le discours du film: parce que, cette voix qu'on entend, c'est celle de Fraga, qui était ministre de Franco et qui vient de gagner les élections en Galice, aujourd'hui!



RICARDO DAVILA WOOD. CONTACT PRESS IMAGES

Un peu triste, ce happy end sur ce petit couple si sage et si improbable de Victor avec Elena transformée en dame patronnesse de 20 ans…

Les fins heureuses, dans mes films, c'est très équivoque. Evidemment, ces deux-là auront du mal. Mais ils sont orphelins tous les deux, jeunes et entourés d'enfants… J'ai voulu rester ouvert à l'espérance. J'ai construit une espèce de conte de Noël, qui commence par une naissance et qui se termine par une autre naissance, dans de meilleures conditions. Mais les contes de Noël, je les aime surtout tristes. Personnellement, je trouve ce film très dur. Je suis un homme de passion, et je pense que la passion a un prix et qu'il faut le payer. Durant le tournage, ça m'a oppressé. C'est un film triste, dans la mesure où c'est un film dominé par la culpabilité d'Elena. Prise entre David et Victor, sa seule issue, si elle était plus directe, serait de dire qu'elle veut vivre avec les deux… La culpabilité, c'est le fond de commerce de l'éducation catholique que j'ai reçue: tout repose sur la faute, qui entraîne le châtiment ou, si le châtiment n'arrive pas, l'autochâtiment. De toute façon, la négation du plaisir, de la vie. On n'y échappe pas. Sauf moi!

«C'est aussi un film très "génital", au sens où les Espagnols, quand ils parlent, ont toujours le mot «couilles» («cojones», «huevos») à la bouche…»

Cette fois, vous avez fait un film à dominante masculine…

Je ne crois pas à ces histoires de film masculin ou féminin, homosexuel ou hétéro. Le négatif n'a pas de sexe. Ce qui se passe, là, c'est que ce sont les personnages masculins qui ont le courage, l'autonomie, la capacité de décision qu'avaient les femmes dans mes autres films. En ce sens, c'est aussi un film très «génital», au sens où les Espagnols, quand ils parlent, ont toujours le mot «couilles» (*cojones*, *huevos*) à la bouche… Ça apparaît dans l'affrontement entre David et Victor, où ils sont comme deux gamins.

Mais la réunion devant la partie de football, ça fait convenu, non?

Ça exprime une vérité! Il n'y a rien de plus génital qu'une partie de football! D'ailleurs, à la télévision espagnole, en ce moment, il n'y a plus que des programmes roses et du football: à croire qu'Aznar serait assez intelligent pour avoir compris comment hypnotiser le peuple espagnol!

Vous avez délibérément pris le tournant de changer tous vos acteurs?

Normalement, à la seule exception de *Femmes au bord de la crise de nerfs* que j'avais écrit pour Carmen (Maura) et d'*Attache-moi* pour Antonio (Banderas), je ne choisis les acteurs qu'après la rédaction du scénario. Là, une fois que j'ai eu terminé, je ne voyais tout simplement pas mes acteurs habituels dans ces rôles. Le personnage de Victor évoque un peu celui d'Antonio dans *Attache-moi*, mais il me fallait quelqu'un de très jeune, encore naïf: Liberto (Rabal) est parfait. Antonio, à l'âge qu'il a maintenant, je l'aurais bien vu dans le rôle de David, seulement Hollywood l'a rendu bien trop cher. Et Javier Bardem, que j'ai pris à sa place, aurait aimé faire Victor! Mais, pour moi, il a un physique qui correspondait totalement à David: très musclé du haut, avec ce col, ces épaules hyperdéveloppées des paraplégiques..

Et les femmes?

Francesca Neri m'a plu pour sa qualité féline. Bon, Elena est un rôle pétri de culpabilité, et vous me direz que ce n'est pas la caractéristique dominante des félins… Disons qu'elle me plaît pour sa beauté névrotique. Si blanche, en plus, comme vampirisée… Quant à Angela Molina, il y a longtemps que je voulais tourner avec elle: j'avais pensé à elle pour le rôle de la pute que joue Veronica Forque dans *Qu'est ce que j'ai fait pour mériter ça*. Ce sont tous des acteurs très physiques. Il m'a fallu du temps pour les amener où je voulais, sur un terrain de sincérité où ils se dénudent absolument, sans surjouer. Ça m'a coûté deux fois plus de pellicule que pour *la Fleur de mon secret*!

Le scénario?

C'est celui que j'ai eu le plus de mal à écrire, avec celui de *Kika*. Il est très complexe, avec beaucoup d'ellipses. J'ai eu aussi beaucoup d'hésitations, à cause des paraplégiques: finalement, j'ai évité le terrain de la sexualité, où j'ai découvert des choses très dérangeantes, pour insister plutôt sur les problème du mariage…

Quelles choses dérangeantes?

Eh bien, ils arrivent à baiser, et ils tenaient beaucoup à ce que je le dise. Ce sont des gens combatifs,qui revendiquent de se débrouiller en tout comme les autres. Donc, ils ont des érections en utilisant deux substances, à injecter. Mais ces érections durent quatre heures, et comme ils n'ont plus de sensibilité, ils peuvent se blesser horriblement sans s'en apercevoir. Psychologiquement, aussi, j'étais embarrassé: ils ont un courage et un orgueil formidables. Mais ça ne les empêche pas finalement d'avoir les mêmes défauts que tout le monde. J'ai quand même pris du temps à me décider à ne pas faire de David un superhéros exemplaire, mais un homme au comportement humain, qui, quand il risque de perdre la seule chose qu'il a, se défend bec et ongles…

Et maintenant, bientôt un treizième film?

J'ai plusieurs projets… dont un western. Une histoire qui se passe dans un bordel du Far West: une Indienne y travaille, et elle a un enfant. Ce fils grandit, et les putes le prostituent. Bon, ce sera un western à ma façon, avec de l'homosexualité et de la drogue, mais aussi avec des Indiens et des shérifs! ●

Recueilli par ANGE-DOMINIQUE BOUZET

WARNING: This material may be protected by copyright law (Title 17 U.S. Code)